

J'avais résolu de ne point ouvrir la bouche. C'est, je crois, le meilleur parti à prendre dans ces occasions-là ; mais je fus bientôt contraint de parler.

—“ Savez-vous ce que c'est que c' monsieur ; demanda une petite voix fausset et qui ne s'était pas encore fait entendre.

—Moi, je crains que ce ne soit fort peu de chose !

—Oh ! fit un des auditeurs.

—Oh ! oh ! oh ! répétèrent tous les assistants.

—Ce n'est point une réponse à ma demande, reprit la petite voix fausset. Je voudrais savoir ce que fait monsieur, ce qu'il pense, quelle est sa manière de voir et d'agir.

—Connais pas.

—Ni moi non plus.

—Mais on peut fort bien le lui demander à lui-même.”

La-dessus, je vis s'avancer vers moi un gros gaillard qui, après m'avoir salué profondément, commença avec emphase :

“ Monsieur et très-honorable confrère !...”

Ce furent des rires, des cris, un tumulte épouvantable ; chacun se pressa autour de nous pour l'entendre et me considérer, puis tout le monde s'écria à la fois : “ Chut ! silence ! écoutez !

—Monsieur et très-honorable confrère, reprit notre plaisant, avec un ton plus emphatique encore que la première fois, puisque vous vous présentez ici dans l'intention (bien louable sans doute) de travailler avec nous, de manger avec nous, de respirer avec nous, en un mot, de vivre avec nous, vous devez concevoir, ou du moins vous êtes susceptible de concevoir, qu'il nous importe de vous connaître ; car vous n'ignorez pas cette fameuse parole du sage : Dis-moi qui tu *hantes*, et je te dirai qui tu *fréquentes* !... En conséquence, je viens vous supplier, au nom de l'estimable société qui vous entoure, de vouloir bien nous servir un plat de vos opinions...”

Un tonnerre d'applaudissements éclata aussitôt, puis l'on se tut pour écouter ma réponse.

—“ Monsieur et très-honorable confrère, dis-je en m'inclinant à mon tour, je suis tout disposé à vous satisfaire ; mais comme il ne s'agit pas d'un plat bien recherché, vous ne pourriez le digérer sans boire ; je m'en vais faire monter un punch...”

—Bravo ! bravissimo ! s'écrièrent toutes les voix.

Et soudain commença un bruit, un vacarme, un remue-ménage impossible à décrire.

Toutes les boîtes, tous les chevalets furent à l'instant refoulés, ramassés, entassés dans un coin ; le modèle quitta son piédestal, et je l'envoyai demander au café le plus proche ce qui nous était nécessaire. À l'aide de quelques tabourets et de plusieurs cartons, on improvisa une espèce de table artistique sur laquelle, en guise de nappe, on étendit du papier blanc.

Bientôt on apporta un punch tout préparé, avec accompagnement de petits gâteaux. Les bravos et les vivats recommencèrent, mon éloge était dans toutes les bouches, chacun vantait mon savoir-vivre ; j'étais un bon enfant, un excellent viveur, un parfait garçon, etc.

Je fit placer le punch et les gâteaux sur les cartons disposés pour les recevoir ; on fit cercle alentour, et quand tout le monde fut placé, j'alumai avec une gravité et une majesté sans égale.

“ Il faut chanter pendant que le punch brûle, dit un des plus gais de la troupe.

—Bien dit ! il faut chanter !

—Tiens, camarade, me dit mon voisin, pour que ta bienvenue soit payée complètement, il faut nous chanter quelque chose.

Il y avait un peu de malice dans cette proposition, aussi chacun s'empressa-t-il de l'appuyer je voulus faire des difficultés, mais les demandes devinrent si plaisamment suppliantes, si méchamment pressantes, que je fus obligé de céder.

Par bonheur, je me rappelai quelques couplets sur la peinture, que j'avais composés je ne sais plus à quelle occasion. C'était vraiment une chanson de circonstance, comme tu vas en juger toi-même.

Je toussai, je crachai, et je commençai avec un aplomb dont je m'étonne encore aujourd'hui.

Je ne vois rien dans la nature,  
Dans le monde ancien et nouveau,  
De préférable à la peinture !  
Rien n'est plus puissant qu'un pinceau !

Ne croyez pas que j'exagère,  
Car sachez que maître Jupin  
Jamais n'eût pu faire la terre  
S'il n'avait pas su le dessin.

Je ne vois rien, etc.